

Loeiz LAURENT

chargé de cours à la faculté des Lettres
de RENNES

EN FAVEUR
DE LA
LANGUE BRETONNE

Un Technicien ouvre
l'un de ses dossiers

Éditions Kendalc'h
Janvier 1969

Loeiz LAURENT

chargé de cours à la faculté des Lettres
de RENNES

EN FAVEUR
DE LA
LANGUE BRETONNE

Un Technicien ouvre
l'un de ses dossiers

Éditions Kendalc'h
Janvier 1969

EN FAVEUR DE LA LANGUE BRETONNE :

Un Technicien ouvre l'un de ses dossiers

Les Bretons, du moins ceux qui sont nés en ce siècle, connaissent maintenant tous le français, et l'on doit s'en féliciter ; le français n'est-il pas une des principales langues parlées par l'humanité, sinon quant au nombre — elle n'est que la onzième — du moins par la qualité de sa littérature.

Les Bretons connaissent donc le français, mais doivent-ils pour cela abandonner leur langue, oublier le breton ? Ne vaut-il pas mieux pour leur développement intellectuel qu'ils continuent à pratiquer dès l'enfance deux langues plutôt qu'une seule ? A cette question, si l'on fait abstraction des raisons du cœur ou des motifs politiques, il n'existe pas de réponse a priori. Il convient que des techniciens : linguistes, psychologues, ethnologues ou sociologues, étudient la question.

Ayant travaillé pendant quelques années comme psychologue en Basse-Bretagne, je me propose de commenter, pour mes collègues enseignants et pour tous les Bretons, trois observations, et d'indiquer les mesures qui s'imposent.

LE BRETON A LA MAISON

Roger Le Dilezet est le second de huit enfants. Son père est manoeuvre dans une carrière de kaolin près de Lorient. Si étrange que cela paraisse, puisqu'aujourd'hui encore ses parents ne se parlent entre eux que breton, Roger, comme tous ses frères et sœurs, ignore cette langue.

L'instituteur, en effet, veillait : « Si vous voulez voir réussir vos enfants, ne leur parlez pas breton. »

Roger Le Dilezet a donc vécu les premières années de sa vie comme un petit animal, dans un univers incompréhensible. Ses parents lui adressaient rarement la parole et parlaient trop vite entre eux pour qu'il puisse saisir quelque sens à tous ces sons. Il arriva à l'école sachant en tout et pour tout quelques dizaines de mots français. Ses parents pensaient qu'il l'apprendrait à l'école ; ils ignoraient qu'un esprit qui n'a pas été ouvert très jeune par l'apprentissage du langage est irrémédiablement bouché. Il ressemblait à ces petites filles du Kerala, aux Indes, abandonnées par leur mère et élevées par les loups. Les religieuses qui, plus tard, les ont recueillies, n'ont jamais pu leur apprendre à parler, elles avaient dépassé l'âge.

Roger Le Dilezet a perdu son temps à l'école et n'a évidemment jamais obtenu son certificat. Apprenti menuisier, il a été rapidement renvoyé. Successivement manoeuvre avec son père, mousse sur un chalutier, manoeuvre dans le bâtiment, il a toujours été débauché. Candidat à l'engagement, il a été refusé malgré une constitution physique parfaite.

La dernière fois que je l'ai rencontré, il cherchait vainement du travail, chômeur à dix-neuf ans et imbécile pour la vie.

Il me dit que ses frères et sœurs ne réussissaient pas mieux et que, depuis trois mois, dans cette maison pleine d'enfants, le père s'était mis à boire.

J'ai connu, près de Brest, un instituteur assez intelligent pour reconnaître les faits : « Il m'arrive des enfants qui parlent un français si pauvre et si mauvais que je ne puis rien en tirer. Il vaudrait mieux qu'on leur parle breton à la maison et qu'on me laisse le soin de leur apprendre les premiers mots de français. »

Cet instituteur, trop bien dressé à l'école normale à mépriser le breton, n'aurait jamais osé, bien que conscient du mal, passer dans les familles pour conseiller aux parents de parler breton à leurs enfants. Mieux valait probablement en finir avec la langue bretonne, fût-ce au prix d'une génération d'imbéciles.

Voilà pourquoi, dans tous les cantons de Basse-Bretagne, on rencontre des Roger Le Dilezet.

La leçon de cette histoire, et de bien d'autres semblables, est que ceux qui élèvent les enfants : parents ou grand-parents, doivent multiplier avec eux les conversations et ne pas se contenter du minimum nécessaire pour obtenir d'eux ce qu'ils désirent. Ils doivent donc naturellement parler dans la langue qu'ils connaissent le mieux, c'est-à-dire,

dans bien des cas, en breton, même s'ils ont l'impression que cette langue n'a pas d'avenir. Les parents doivent aussi encourager les grands-parents, souvent chargés de garder les enfants, à leur raconter des histoires et à leur chanter « gwerziou » et « soniou ».

On voit trop de parents bien intentionnés interdire aux grands-parents de parler aux petits enfants sous prétexte qu'ils ignorent le français ou le parlent mal. Ils ne privent pas seulement les personnes âgées de leur joie, et je dirai même de leur rôle et de leur principale raison de vivre, ils nuisent, et parfois gravement, au développement intellectuel de leurs enfants.

La langue bretonne ne doit donc pas être chassée de la maison. On peut montrer également qu'il est mauvais de la proscrire à l'école.

LE BRETON A L'ÉCOLE

Certains parents, non sans un certain sentiment de culpabilité, n'ont jamais pu s'empêcher d'élever leurs enfants en breton. Ces derniers arrivent à l'école ignorant le français. Ces cas sont peu fréquents de nos jours, mais nous avons vu qu'une saine éducation conduirait à en accroître le nombre.

Le petit bretonnant qui arrive à l'école a toujours appris le français par la méthode directe. Il en assimile rapidement le vocabulaire, mais, n'ayant jamais été exercé à traduire sa pensée du breton en français, il se contente trop souvent de parler français tout en continuant à penser en breton. De là viennent ces bretonnismes parfois savoureux, tels ceux-ci publiés par le **Télégramme de Brest** :

Observation : « La vipère regardait moi avec ses petits yeux luisants comme des piques de feu et bransiguellait sa tête pour me faire peur, qu'elle songeait. »

Mystère : « Je ne savais pas qui il était, mais il avait l'air d'être Jean-François son nom. Peut-être que c'est Jean-François qu'on fait de lui. »

Vocation : « Je veux être sabotier. Je sais déjà faire des sabots en betterave, mais quelquefois je vais par l'autre bout dehors. »

Colère : « Une fois, le chat il avait lippé le beurre de sur mon pain. Je l'insulta de cochon. Tu feras mieux d'aller logoter que je lui dis. Mais il faisait comme çamétégal. »

Les crêpes : « Quand on fait des crêpes, mon père dit toujours non pas manger les trous. »

Ces extraits font sourire car on fait abstraction du contexte. L'histoire de Noël Droumaguet nous en apprendra beaucoup plus : elle met en évidence l'échec fréquent d'un enseignement qui s'est refusé à tenir compte de la langue maternelle d'une bonne partie des élèves dont il avait la charge.

Noël Droumaguet est le fils d'un ouvrier agricole de Plourivo ; il est le deuxième de sept enfants. Ses parents l'élevèrent très naturellement en breton et son intelligence s'éveille normalement.

Sa scolarisation ne pose aucun problème au début. Certes, pour lui, plus encore que pour un petit Parisien, l'enseignement primaire n'est pas tant vie, réalité, signification, vérité qu'exercice ou jeu pour lequel on est plus ou moins doué et que l'on exécute avec plus de discipline que d'intérêt ; mais Noël est un enfant d'intelligence normale et surtout très studieux. Il est dans les premiers en orthographe et a un bon niveau en calcul. Il passe sans difficulté son certificat, mais par la suite collectionne en français les notes catastrophiques.

Il échoue au B.E.P.C. et sa faiblesse en français lui interdit de se représenter. C'est alors que j'ai eu l'occasion de l'examiner.

Lors de l'examen d'orientation, parlant d'un métier, il déclare : « Cela me plaît à l'abord. » A la question : « Aimez-vous la vie en commun ? », il répond : « Oui, mais être libre de soi-même ; à l'égard des camarades », calquant ses phrases sur le breton. Quelques exercices de traduction auraient permis à notre garçon de rendre à chaque langue ce qui lui revenait. Eût-ce été un si grand crime que de prononcer quelques phrases en breton dans une enceinte publique ?

C'est du reste une constatation banale : les pédagogues ont toujours considéré comme une erreur le fait de ne pas tenir compte à l'école de l'environnement des enfants et des connaissances qu'ils tiennent de leurs parents. On a maintes fois reconnu là l'une des raisons du moindre développement culturel des ruraux : les programmes scolaires leur sont mal adaptés. Il n'est pas inutile de le rappeler car cela semble totalement perdu de vue lorsqu'il s'agit de la langue bretonne, élément pourtant capital de l'environnement de maints petits ruraux bretons, puisqu'elle touche à la racine même de leur pensée et de leur compréhension du monde.

Une récente déclaration de M. Peyrefitte, alors ministre de l'Education nationale, et des estimations personnelles permettent d'évaluer

à 30 % la proportion des inadaptés scolaires en Basse-Bretagne, alors qu'elle n'est que de 2 % chez nos frères de Grande-Bretagne ! La diminution de ce pourcentage devrait être le premier objectif du peuple français.

Ce n'est pas tout : si à l'école l'exclusion du breton a des effets négatifs, son introduction aurait des conséquences extrêmement positives. On va le montrer.

L'UTILITÉ DU BILINGUISME

Michel Lédouqué est né et a été élevé dans un petit canton du pays gallo, c'est-à-dire dans cette région de Haute-Bretagne où l'on parle toujours un français quelque peu différent de celui qui s'enseigne dans les écoles.

Ayant eu l'occasion d'examiner Michel alors qu'il avait dix-sept ans, j'ai été stupéfait de constater la réussite scolaire et les facilités extraordinaires d'élocution de ce jeune fils d'agriculteurs. Son intelligence était en effet très médiocre. Il fallait trouver une explication.

Je le questionnai donc sur le professeur de lettres qu'il avait eu au C.E.G. où il avait commencé sa scolarité secondaire. Il me répondit que son professeur était très intéressant, qu'il expliquait à ses élèves comment le français avait évolué, en utilisant pour cela les formes du patois local. Le jeune garçon reparlait de ces questions-là en famille.

Voici des parents qui, au lieu d'être comme tant d'autres honteux et complexés sans raisons devant leurs propres enfants, étaient honorés et valorisés et se sentaient utiles.

Voici un garçon qui a pu tirer, malgré une intelligence très médiocre, je l'ai dit, le meilleur profit possible de sa scolarité.

Quant au maître, j'ai toujours regretté de ne pas lui avoir écrit sur-le-champ pour le féliciter : ce professeur qui, isolé dans son collège, parlait de l'environnement de l'enfant pour lui faire découvrir l'univers, en savait plus long que la quasi-totalité de ses confrères, fussent-ils agrégés.

La supériorité du bilinguisme sur le monolinguisme peut être mise en évidence d'une autre façon : les hommes les plus célèbres ont presque tous dès l'enfance parlé deux langues : Moïse, Aristote, Napoléon et bien d'autres. On a soutenu que Jésus-Christ parlait grec outre l'araméen (cf. Jean VII, 35). Les apôtres André et Philippe connaissaient en tout cas cette langue, ainsi que certains évangélistes.

Le miracle européen ne doit-il pas beaucoup au bilinguisme généralisé qui dominait ce continent en raison de la survie du latin ?

David Lloyd George, le plus grand orateur de langue anglaise de son siècle, fut élevé par ses parents en gallois, langue proche du breton. Ernest Renan lui-même aurait-il pénétré de façon aussi subtile l'esprit et la mentalité des anciennes civilisations s'il n'avait pu s'exercer dès l'enfance à comparer la structure et le génie des langues bretonne et française ?

Point n'est besoin d'ailleurs de se tourner vers un passé plus ou moins lointain ; il suffit de regarder la Bretagne du XX^e siècle.

Sait-on que les petits paysans bretonnants du Finistère réussissent mieux au certificat d'études (je ne parle pas des études ultérieures) que leurs voisins de Haute-Bretagne ou de Normandie ?

Sait-on que les rares fils d'agriculteurs qui remportèrent les prix de latin et de français au concours général étaient presque tous élèves au collège de Saint-Pol-de-Léon où le bilinguisme était alors très bien organisé ?

Sait-on que Plouzévet, où les enfants ont été très longtemps élevés en breton, a battu de loin toutes les communes rurales de France par le nombre de ses fils agrégés ? Le Finistère est d'ailleurs en province le département où la scolarité est la plus prolongée.

Sait-on qu'il est très facile aux bretonnants d'apprendre l'anglais car cette langue doit beaucoup à l'ancien breton ?

Sait-on que d'une façon générale, lorsque l'on parle deux langues dès l'enfance, il est plus facile d'en apprendre d'autres par la suite ? Les prisonniers bretonnants qui apprirent l'allemand dans les camps deux ou trois fois plus vite que ceux du reste de la France l'ont prouvé. Celui qui est bilingue dès l'enfance acquiert en effet une aptitude particulière à changer de registre linguistique, aptitude qu'il conserve toute sa vie. Les psychologues ont depuis longtemps mis en évidence cette « période sensible » dans la petite enfance.

Dès l'école primaire donc, les enfants qui parlent breton doivent pouvoir s'exercer à traduire leur pensée d'une langue dans une autre. Les petits Parisiens et les bourgeois des villes font souvent cet exercice avec du latin. Ils le font d'ailleurs d'une façon nécessairement pénible car il leur faut commencer par apprendre un vocabulaire, des déclinaisons, des conjugaisons et des règles de grammaire avant de pouvoir s'exercer à la traduction et effectuer des comparaisons ; de plus les professeurs de latin ne savent plus parler couramment latin et cette langue,

déjà morte comme langue populaire, est maintenant morte comme langue de culture. Le breton n'en est heureusement pas là.

A l'ouest de la Grande-Bretagne où les enfants ont le choix à l'école entre le latin et le gallois, langue sœur du breton, presque tous choisissent le gallois. Ils connaissent déjà cette langue et peuvent, sans perdre de temps, se consacrer immédiatement au travail, si formateur pour leur intelligence, de traduire un texte d'une langue dans l'autre.

L'ACTION A ENTREPRENDRE

La Basse-Bretagne connaît un bilinguisme de fait, mais un **bilinguisme inorganisé**. On a vu les inconvénients d'un passage trop rapide du bilinguisme à un monolinguisme supposé idéal, et les avantages qu'il y avait, au contraire, pour la réussite intellectuelle et sociale des Bretons à **prolonger la phase actuelle de bilinguisme**. Il est évident que l'on a tout à gagner à ce qu'il s'agisse d'un **bilinguisme organisé**.

Il importe peu de savoir combien de décades pourra encore survivre la langue bretonne. Les uns lui souhaitent une longue vie et ne manquent pas d'arguments : les qualités intrinsèques de cet outil pour exprimer les réalités de la vie sont remarquables. Ceux qui parlent breton sont, même s'ils en ont honte, très attachés à cette langue plus imagée et éloquente que le français. L'effet psychologique qu'aurait sur le maintien de cette langue sa reconnaissance officielle serait très certainement profond. Certains peuvent donc rêver que le breton sera encore parlé « à la fin des temps ». Pour d'autres, c'est une langue condamnée à plus ou moins long terme. Personnellement, je suis de cet avis, mais, condamnée ou non, peu importe ; il est inutile de trancher cette question pour entreprendre une action minimum indispensable : les uns comme les autres doivent s'accorder, et c'est là le but de cet article, sur le fait qu'un bilinguisme organisé, qu'il soit transitoire ou définitif, — là se limite la divergence —, est quelque chose de sain pour les petits ruraux de Basse-Bretagne : « L'apprentissage des langues, **quelles qu'elles soient**, affine la perception du phénomène linguistique et la conscience que l'on a de sa propre langue, il assouplit l'intelligence par le sentiment de la relativité culturelle. » (Rapport Parent sur les **Problèmes de l'enseignement au Québec**, publié par la Documentation française.)

C'est une erreur de croire que plus de libéralisme en matière d'éducation serait dangereux pour l'unité française. Ce qui est dangereux, au contraire, c'est de perpétuer une situation qui ne laisse le choix à qui aime la Bretagne qu'entre la honte ou la révolte. Il ne tient qu'à l'Etat d'encourager notre espoir.

MESURES PSYCHOLOGIQUES...

Une action doit donc être entreprise. Après Joshua A. Fishman dans son livre *Language loyalty in the United States* paru en 1966 chez Mouton, je distinguerai les mesures psychologiques et les mesures pédagogiques proprement dites.

Les mesures psychologiques ont pour but de redonner aux bretonnants le sens de leur dignité. La nation peut en attendre les plus grands avantages : diminution de l'alcoolisme et de ses séquelles, augmentation de la productivité et du niveau intellectuel et culturel des intéressés, meilleure éducation des enfants, etc.

Le climat actuel d'ignorance et de dédain à l'égard de ce qui est breton doit cesser ; un climat de confiance doit s'instaurer.

Il faut que l'on reconnaisse que les petits bretonnants, loin de « ne donner aucun signe d'intelligence jusqu'à six ans », parlent en fait une langue aussi valable que le français pour l'éveil de l'esprit.

Il faut que l'on reconnaisse que les racines celtiques de la civilisation française peuvent encore apporter à la communauté beaucoup de fruits et des meilleurs. L'école, aussi bien en Bretagne que hors de Bretagne, la presse, la radio et la télévision doivent mettre en valeur cet apport comme il en est de l'apport gréco-latin, judéo-chrétien ou franc.

Il faut que dans les écoles normales des cinq départements bretons, parallèlement à un cycle long de langue bretonne organisé pour ceux qui parlent cette langue, ce dont nous reparlerons, un cycle court d'initiation soit institué pour ceux qui ne la parlent pas.

La culture bretonne, et pas seulement les intérieurs rustiques ou les coiffes, doit trouver place dans les bibliothèques et les musées comme dans les noms de rues ou de quartiers.

Les professeurs, écrivains, artistes, musiciens et éducateurs bretons doivent être considérés par l'Etat comme contribuant à l'entretien du patrimoine national et encouragés à ce titre.

Il faut que, de leur côté, les Bretons cessent de vouloir s'identifier à l'image des Parisiens qui ne connaissent qu'une seule langue. Il faut qu'ils comprennent que la France ne gagnerait rien si tous les provinciaux se mettaient à singer les Parisiens. La fréquentation de ces bientôt cent millions de Français tous identiques deviendrait vite insipide. Les Bretons peuvent et doivent demeurer fiers de ce qu'ils sont.

... ET PÉDAGOGIQUES

Les mesures pédagogiques sont non moins importantes.

Pour commencer, il est essentiel que les jeunes ménages chez lesquels le breton est la langue la plus naturelle, parlent cette langue à leurs enfants dès le berceau. Une telle pratique devrait être encouragée comme l'est par exemple l'allaitement maternel.

Dans toute la mesure du possible, la scolarité sera commencée dans la langue maternelle avec introduction progressive du français. On suivra en cela les recommandations de l'U.N.E.S.C.O. et de la quasi-totalité des spécialistes de ces questions.

Dans la suite de la scolarité, les deux langues seront l'objet d'une analyse comparée grâce en particulier à des exercices de traduction.

Les non-bretonnants ne seront pas oubliés car, comme en Grande-Bretagne, au pays de Galles, on aura le choix dans l'enseignement secondaire entre le breton et le latin. Les jeunes gens qui désirent en effet apprendre le breton sont de plus en plus nombreux. Cet appétit intellectuel envers une langue dont la structure correspond de façon très profonde à notre psychologie doit être satisfait. Le breton est notre langue naturelle, une langue qui évolue avec nous depuis des millénaires.

Dans les régions non-bretonnantes ou peu bretonnantes, les cours de breton extra-scolaires devraient être encouragés par des points supplémentaires à l'école, comme d'ailleurs toute activité éducative extra-scolaire : danse, musique, montage électronique, monitorat de jeunes, etc.

Bien entendu, il faut des professeurs pour mener ce programme à bien. Ce n'est pas si difficile, car bien des vocations de professeurs sont restées sans emploi jusqu'ici, faute d'un champ d'action, et il n'est que de les raviver.

Il devrait donc être permis à tout bretonnant, quelle que soit sa profession et sans aucune discrimination — à l'égard du clergé par exemple — d'enseigner sa langue dans les écoles publiques et privées, au moins à temps partiel. Un niveau scolaire minimum, équivalent au B.E.P.C., et le succès à un examen d'aptitude seraient seulement exigés.

Les employeurs habituels de ces professeurs volontaires seraient tenus d'aménager les horaires de travail de ces derniers afin de les libérer pour cette tâche d'enseignement. Les instituteurs eux-mêmes auraient la possibilité de se présenter à cet examen et l'enseignement

qui en découlerait serait l'occasion d'une rétribution supplémentaire.

Un enseignement approfondi du breton dans les écoles normales offert à ceux qui parlent cette langue permettrait ensuite de former d'excellents professeurs.

Enfin, les études sur les civilisations celtiques doivent être encouragées. La création en cours à la faculté des Lettres de Brest d'une chaire d'étude de la civilisation de la Bretagne et des pays celtiques est une initiative excellente et dont nous attendons beaucoup.

Il était vraiment inconcevable que ni à Rennes, ni à Brest, l'université ne dispose de chaire d'ethnologie, alors que vivent encore en Bretagne des traditions plus que millénaires, excellent milieu pour la formation sur le terrain d'étudiants destinés à aller ensuite étudier les civilisations si diverses des autres continents ou du nôtre. Cette lacune va donc être réparée, mais nous attendons plus.

Il faudra que cette cellule de recherche et d'enseignement qui vient d'être créée ne se contente pas d'étudier ou d'analyser, mais participe efficacement à la vie culturelle bretonne, tant sur les ondes de l'O.R.T.F. que par ses publications originales. Il faudra enfin qu'elle anime, et rapidement, la recherche pédagogique relative à l'enseignement du breton dans le premier degré.

Loeiz LAURENT,
chargé de cours à la faculté des Lettres
de Rennes.

On peut se procurer cette brochure chez l'auteur : La Branche-Rouge,
35 - Montgermont, contre 90 centimes en timbres-poste.

deux livres choc de Ronan CAERLEON
dans la collection "l'Histoire contemporaine revue et
corrigée"
Éditions de la Table Ronde



Actualité-Mondial-Photo

**Le Barde et l'Historien
GLENMOR et CAERLÉON**

DES TMOIGNAGES VECUS, D'UN INTERET HISTORIQUE ET DOCUMENTAIRE

COMLOTS POUR UNE RÉPUBLIQUE BRETONNE

(Période de 1870 à 1945)

Ce qu'aucun auteur n'avait encore écrit sur
l'autonomisme breton avant, pendant et après les
trois dernières guerres.

Sursauts d'indépendance et répressions

Un fort volume de 380 pages et 32 pages de
hora-texte Prix: 27 frs

LA RÉVOLUTION BRETONNE PERMANENTE

(Période de 1946 à 1969)

De la Libération au discours de Quimper
Vingt ans de résistance bretonne au pouvoir
central. De la révolte paysanne au F.L.B.
Nouveaux sursauts, nouvelle répression.

Un fort volume de 352 pages et 32 pages de
hora-texte Prix: 28 frs

(Majoration de 10 p. cent pour frais d'envoi)

SHLM. Luc
1960 ALLARD
Brossard
D-a

Supplément à "Breiz" N° 132

Le Directeur de la Publication : Y. GUYOMARC'H